

De la nostalgie

Bernard Émond

Numéro 785, juillet-août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Émond, B. (2016). De la nostalgie. *Relations*, (785), 50-50.



Bernard Émond

De la nostalgie

De nos jours, il est difficile d'échapper à un terrible sentiment d'impuissance, à l'impression que les choses avancent toutes seules, que la politique n'a plus de prise sur la marche du monde et que les individus libérés que nous sommes devenus ne sont en fait libres de rien ou de si peu, embarrassés devant une pléthore de choix dérisoires, mais, pour l'essentiel, esclaves d'une économie mondialisée qui nous mène à la catastrophe.

Pendant qu'on démantèle les États et que l'injustice et l'appauvrissement progressent, les seules luttes qui semblent être gagnées sont celles qui ont trait aux droits individuels. Ces victoires, peu coûteuses pour les maîtres du monde, donnent l'impression d'un progrès, mais ce progrès, réel pour les principaux intéressés, ne change rien ou si peu aux conditions de vie du plus grand nombre : l'écart entre riches et pauvres ne cesse de grandir et le saccage de la planète se poursuit sans relâche.

Un sentiment de fatalité se loge au cœur de nos existences. Chaque matin, le journal nous assure que nous n'y pouvons rien, que toute résistance est futile et que la seule attitude raisonnable est celle de s'adapter, ce qu'on nous enjoint d'ailleurs de faire sous peine de relégation dans les marges de l'Histoire. Il faut s'adapter à la mondialisation, aux exigences du marché, au délitement des nations, au chômage de masse, aux nouvelles technologies, aux horaires flexibles, aux emplois temporaires, à l'accélération du temps. S'adapter est devenu la grande aventure de notre temps : s'adapter ou disparaître, comme si nous jouions dans une grande parodie de la théorie darwinienne de l'évolution des espèces et que la conscience acquise par l'humanité au fil des âges ne servait à rien d'autre qu'à se soumettre de plein gré.

Mais tenez pareil discours en public et il se lèvera bientôt quelqu'un pour vous accuser de passéisme, ou pire, de nostalgie. « L'espérance de vie n'a-t-elle pas progressé ? La condition des femmes ne s'est-elle pas améliorée ? Ne vivons-nous pas dans un confort que n'auraient jamais pu imaginer nos ancêtres ? Les guerres localisées d'aujourd'hui ne sont-elles pas moins meurtrières que les conflits mondiaux d'autrefois ? Vous ne voulez quand même pas revenir en arrière, à l'agriculture de subsistance, aux familles de 15 enfants, ou au pouvoir des curés ? Et pourquoi pas à la tuberculose et au scorbut, pendant que vous y êtes ! » Fin de la discussion, comme disent les Anglais.

Et pourtant, non. La nostalgie est une chose plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. Dans les années 1980, lorsque je travaillais chez les Inuit, je m'étonnais du fait que les aînés, qui avaient connu la vie nomade, disaient presque dans la même phrase « que c'était mieux avant », dans les tentes et les igloos, près de la terre et des animaux et sans les maux de la modernité, mais « que c'est bien mieux maintenant », dans les maisons chauffées et à l'abri des famines. Plus tard, j'ai entendu un discours analogue dans les campagnes québécoises, de la part de grands-parents qui rejetaient les servitudes du passé, mais qui déploraient les familles éclatées, l'endettement des exploitations, les conséquences de l'agriculture industrielle et l'absence de relève. Cette nostalgie ne serait donc pas l'indice d'un désir de revenir en arrière, mais bien plutôt le signe d'un manque.

Il me semble parfois que nous sommes nostalgiques de choses que nous n'avons pas vécues, que nous avons transfigurées ou qui n'ont pas existé. J'ai été frappé, en lisant la très belle biographie que Pierre Nepveu a consacrée à Gaston Miron, de l'impor-

tance qu'a prise dans la vie du poète la ferme de ses grands-parents maternels à Saint-Agricole, lieu d'une pauvreté originelle qu'il a élevée au rang de mythe dans son œuvre. J'y ai reconnu l'attachement que j'éprouve pour la ferme de mon grand-père à Verchères, perdue dans les années 1920 et qui est aujourd'hui un quartier de grande banlieue. Cette ferme, je ne l'ai jamais vue, et la nostalgie que j'éprouve découle probablement de celle de ma parenté, de mes oncles, mes tantes et mes grands-parents eux-mêmes pour cette belle terre en bordure du fleuve où ils étaient les maîtres. Ce lieu mythique qui évoque pour moi la beauté de la tradition, la dignité du travail, la solidarité familiale et villageoise, et tant qu'à faire l'équilibre écologique, n'a probablement rien à voir avec la ferme réelle où ont vécu mes grands-parents : celle de la précarité, du labeur incessant, des rivalités familiales, des maladies du bétail et de l'endettement qui les a forcés à vendre.

Comme celle des vieux Inuit et des aînés de nos campagnes, la nostalgie que nous éprouvons d'un lieu et d'une époque mythiques est le signe d'un manque réel. La solidarité familiale et sociale nous manque ; la dignité du travail nous manque ; le lien avec la nature nous manque ; le sentiment d'une histoire commune et de valeurs partagées nous manque. Nous aurions tort de rejeter ces sentiments comme passéistes : dans la conscience de ce manque et de ces pertes, il me semble y avoir la possibilité de regagner une partie de ce que nous avons perdu.

Le retour en arrière n'est ni possible, ni souhaitable. Mais s'il se trouvait, dans notre passé, des choses qui pourraient nous servir à sortir du présent clos qui nous enserme, nous aurions tort de ne pas y avoir recours. « L'avenir est aux sources », écrivait avec raison Miron. ©